

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 69 (1930)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Lo veladzo negre pe Lozena  
**Autor:** Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223104>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité **Gust. AMACKER**  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## LES BRANDONS.

**Y** OUH! c'est bientôt les Brandons! » Cri de joie, par lequel les bambins accueillent la venue de cette fête, en train de disparaître comme d'autres coutumes ancestrales. Ils voyaient dans ces feux une invite à l'hiver à ne pas s'attarder au-delà de cette date (troisième dimanche de février), un premier adieu avec un appel au printemps, à la verdure et aux fleurs. Ils savaient que, dès lors, les deux saisons allaient se jouer quelques niches et que la victoire définitive resterait à la jeunesse, riche de promesses. Ils songeaient surtout que les portes de l'école s'ouvriraient bientôt pour leur donner plus souvent la clef des champs.

Revivons ces heureux moments.

Un après-midi, les écoliers de 14 et 15 ans s'en vont, sous la conduite d'un municipal, sur les bords boisés de la Mentue, couper coudriers, genévriers, pins et sapins rabougris, victimes de la dent des moutons, viornes, saules, pour laisser la place aux meilleures essences; ils en font des fagots qui brûleront lentement, mais se consomment quand même dans le grand brasier. Un second après-midi a lieu la récolte des roseaux sur la grève, et il y en a!

Une quête de bois sec dans le village, et tous les matériaux sont réunis sur le marais qui précède la grève. A l'aide d'adultes, le bûcher est préparé avec un soin minutieux. Un mât au centre d'un carré; aux quatre angles, des piliers, terminés en fourche, reliés par des traverses; tout un système de longs rondins, disposés en solives, sur lesquels s'entassent, en un mélange bien conditionné, roseaux, fagots secs et fagots verts. Le beau travail, le beau bûcher, plus beau que celui du rer août!

Ceux qui font leur dernière année d'école sont chargés de monter la garde jusqu'à minuit, pour éloigner les malintentionnés; c'est leur veillée des armes. Accroupis autour d'un feu qu'ils alimentent des reliefs du « grand œuvre », ils ont l'air de jeunes trappeurs en quête d'aventures. Pour ne pas céder au sommeil, ils se lèvent deux à deux, à tour de rôle, font une tournée d'inspection, scrutent le ciel pour en tirer les pronostics du lendemain, — le grand soir — et reprennent leur place dans le cercle.

Ils auraient dû veiller jusqu'au jour, car le lendemain, il ne restait qu'un tas de cendres chaudes et le squelette informe de leur bûcher. Le ou les coupables ne peuvent être découverts; ils se gardent bien de se vanter de leur méfait. Pour égarer les soupçons, ils sont sans doute les plus zélés à manifester leur réprobation. Il faudrait une enquête minutieuse; mais qui la ferait, puisque, en somme, personne n'est lésé. Le plus simple est de remédier au mal dans la mesure du possible.

L'indignation générale est si grande, le désespoir des enfants si violent, que les papas élèvent eux-mêmes un nouveau bûcher, au lieu d'aller au prêcher. Il n'a pas les magnifiques proportions du premier; n'étant formé que de bois sec, il n'en flambe que mieux quand les étoiles commencent à s'allumer dans un ciel d'une admirable pureté. Les flammes montent le long du mât à demi carbonisé, qui s'allume à son tour, crépite et se brise. Les étincelles jaillissent de tous côtés et, quand une trouée se forme dans la masse, c'est comme une explosion de feux d'artifice, à laquelle ré-

pond une explosion d'exclamations enfantines. Le village est accouru; nombreux sont ceux et même celles qui ont des yeux et des oreilles de détectives, pour tenter de découvrir les mauvais farceurs, revenus probablement sur les lieux de leur méfait.

Le grand feu, qui brûle avec un bruit de fournaise, dont les longues flammes ondulent au vent du soir et claquent comme des drapeaux rouges, est au centre d'un cercle immense, où dansent, courent, s'élèvent, s'abaissent les torches enflammées, — les brandons — que promènent une nuée d'enfants, poussant des cris d'exaltation. Quelques-unes de ces torches ont été confectionnées avec un amalgame d'étoupe et de poix, dans l'affairement des jours précédents et à la grande anxiété des mamans, qui craignaient brûlures, taches aux vêtements, incendie. Elles brûlent avec beaucoup de fumée, en répandant une agréable odeur de résine. Ces feux-follets capricieux se dispersent, se rapprochent pour se fuir de nouveau; ils ont la vie plus longue que celle du foyer central, et quand celui-ci, effondré, s'éteint dans des soubresauts d'agonie, ils se rangent en files, pour faire, en tête du cortège, une entrée triomphale au village.

La soirée s'achève devant des échafaudages de beignets et de merveilles, dorés, sucrés, affriolés, qu'il faut renouveler pour satisfaire moins l'appétit que la gourmandise des convives. On fait fi des maux probables d'estomac et, pour les éloigner, on tient les camomilles à portée de la main.

Aujourd'hui, la graisse pétillante et la pâte onctueuse grésille encore de Moudon à Payerne; mais les grandes flambées trouant la nuit, les torches fumeuses et dansantes, brandies par des bambins ivres de joie, ne sont plus que des étincelles de souvenirs, emportées par la génération descendante.

A. Gaillard.



## LO VELADZO NEGRE PE LOZENA.

**S** TAO dzor passà, lè papai desant que lâi avâi pè Lozena tot on tropi de nègre que l'ètâi arrevâ. L'ètant, que paraît, pè la Ripouna, dèso la Grenette, et l'avant avoué leu l'âo ministre, lè femme, lè précaut de perlé, lè bouïbo. L'avant prâi assebin tot cein que faut po fère dâo tredon, po qu'on lè zoûie du tot llicien.

Quand i'è lyè clli l'affère su la Folhie, mè su de :

— Voudrî bin vère se Counet et sa fenna sant adî de clliâ Societâ!

Vo vo rappelâde, prâo su, que quand clliâo nègre étant vègnî lo premi coup pè nouïtra capitâla, âo Gonfloi, lâi a cinq l'an, l'avé ètâ bin ébahya de lâi vère Counet, mon camerardo d'écoûla. L'è li et sa Marienne que fasant lè musicâre. Li, je fiésâi avoué dâi baguette su on gros tenot, que cein fasâi onna brison dâo tonnerro, et la Marienne châtâtave tantouï su on pi, tantoût su douï ein breinneint la tita, ein sè brossateint lo veintro avoué lè dâi et ein brâmeint : « Do-

moi des sous ». L'ètâi leu lè nègre et lè z'avant matsourâ po fère craire.

Dan, su zu pè clliâ Grenette. P'è revu lo mîmo affère que la cin i'an : lè bouïbo que mendyânt, lè gros que musiquant, lè matsourâie que dansant, et adî dinse.

Su zu vè clli que fasâi lo tintamarre. Lâi é de ein catson :

— Salut, Counet!

M'a répondu :

— Su pas Counet. Mè ie su Samin, son biau-frère. Counet, l'è lé!

M'a adan montrâ on coo que l'ètâi setâ quemet lè cosandâi, lo tiu su lè tsambe crâïje et que l'avâi tor'onna marmaille dèveron li.

L'è tot tsaud recognu Counet avoué sa potta de mineu et sè pâi fresi et su zu vers li :

— Adan, Counet, que lâi dio, t'a tsandzi de meti. T'i pe rein mè dein lè musicien?

— Na, que m'a fé. Ora m'ant met *marabout*.

— Quaise-tè! Qu'è-te cein po on meti?

— On *marabout* l'è on coo quemet mè, que l'è quemet on régent que sarâi ministre, âo bin on ministre que sarâi régent et que dusse dèvesâ ein arabe.

— Vâi mâ, t'è que t'avâi la tita tant dura à l'écoûla, quemet a-to fé po veni régent-ministre et prézî ein arabe.

— L'affère a été du po coumeincî et i'è ein é bin eindourâ. Mâ lâi su arrevâ tot parâi. Accutâ!

Et vaicé mon Counet — de Velâ-lè-Bâoze — que l'a prézî dinse ein arabe ai matsourâ que l'è-tant setâ, lè tsambe crâïje assebin :

— Allah! allah! allah! allah pi! allâ lâi ora melebâogro! Enic, bénic, triff, traf, ric, rac, acte-débô, zinguenô, tine, fanc, tousse, ouze! Allâ pi, lo sé adî!

Et l'âo recordâve tot cein qu'on desâi quand on ètâi mousse, po savâi à cò l'ère po attrapâ lè z'autro, po djuvî à la catse, âo bin à la pudze et à la coratta.

— Allah! allâ pi! Uni, unel, casi, casel, du pied de jonc, coquille bourdon! Allâ, tralala! Ramo-ion, ramo-douï, ramo-trâi, ramo-quatro, ramo-cin, ramo-six, ramo-sat, ramo-houit, ramo-neu! allâ pi! Lé sé ti! Allah! Tra!allah!

Et ti lè mousse redesant :

— Allah allâ pi! tra!allah!

Et dinse grand temps, grand temps à dèvesâ, avoué clli l'Allah qui i' ètâ tot étourlo de cein vère.

— Vâ! que lâi é de. Po savâi l'arabe, te sâ bin l'arabe. Mâ, dis mè vâi, ta Marienne, ta fenna, iô è-te?

— La Marienne? Stasse que dansîve lè z'autro iâdzô avoué la Melie âo biau-frère Samin pè lo veladzo-nègre su Beaulieu.

— Oï, que l'avant ètâ goudronnâie à tsavon tote lè duve et qu'on pouâve rein lè recougnâitre que po cein que la Marienne l'avâ on gran de biautâi dâon dâo dzenâo.

— Justo! Eh bin! La Marienne, avoué clli goudron la pi lâi è vègnâite tota pè rebibe, quemet dâi pive et s'è eingadjà po fère la fenna-crocodile âo bounan pè la Ripouna.

Marc à Louis.

L'art de diviser. — Jeannot, comment partagerais-tu également treize pommes entre quatorze personnes?

Jeannot. — J'en ferais une compôte.